

Montrer son affection



Partons d'un constat. Témoigner de l'amour aux enfants a toujours été, pour les parents, de l'ordre de l'évidence. Par envie, par plaisir, par devoir, par réflexe, qu'importe : l'attitude tombait sous le sens. Mais nous parvenons à un stade où l'affection parentale représente beaucoup plus que cela. Aujourd'hui, montrer son affection protège l'enfant. Le protège de quoi, au juste ?

En son temps, mesurant la déroute spirituelle de sa génération, le *'Hazon Ich* n'hésita pas à lui prêter le qualificatif d'orpheline. Les foyers n'étaient plus assez imprégnés de valeurs dignes de ce nom. Celles-ci avaient été remplacées par des références de pacotille qui ne faisaient saccager, dénaturer et railler les valeurs ancestrales.

C'était il y a soixante-dix ans.

Autre anecdote, *Rav* Yakovson, notamment connu pour son

implication dans le domaine éducatif, rapporta une scène dont il avait été témoin chez le *Steipeler*¹. Et quand on connaît l'exceptionnelle force mentale de ce dernier, le témoignage laisse proprement abasourdi.

Un jour où je me trouvais chez le *Steipeler*, je le vis pleurer de mes propres yeux. Nous étions en train de discuter. Il me confia : « Tout le monde s'occupe de faire entrer des gens dans le monde de la Torah, et c'est certainement une grande *mitsva*. Mais que fait-on pour ceux qui en sortent ? S'il est relativement facile d'amener quelqu'un à faire *techouva*, il est difficile, sinon impossible de ramener à la maison celui qui en est parti ».

J'avais alors pour habitude de venir chez le *Steipeler* en compagnie de jeunes hommes ou de jeunes filles ayant grandi dans la Torah mais qui, à présent, voyaient leurs repères spirituels vaciller. Ils voulaient entendre de la bouche du *Rav* qu'ils n'étaient pas des gens mauvais, que D.ieu les aimait encore malgré les doutes qui les assaillaient, qu'ils n'avaient pas perdu leur part au monde à venir. Je comptais sur le *Steipeler* pour insuffler de la force, de l'espoir, à ces gens qui voulaient encore croire mais qui n'y parvenaient plus.

Et donc, ce jour-là, le *Steipeler* me confia les larmes aux yeux : « Cesse de m'amener ces personnes-là. Je ne le veux plus, je ne le puis plus ».

On pourra se laisser dire que le *Steipeler* devait être un homme

1 Il était d'ailleurs le beau-frère du *Hazon Ich*, dont il épousa la sœur.

Montrer son affection

endurci, lui qui avait subi l'enrôlement forcé dans l'armée russe, les troubles communistes et d'autres épreuves encore. Un jour pourtant, l'idée que des jeunes gens puissent en arriver à douter de la Torah à cause d'une carence affective dans leur éducation, lui devint insupportable. Et l'on comprend combien il peut être désespérant de voir un jeune homme, une jeune femme tourner le dos à son identité, simplement parce qu'un ingrédient éducatif allant de soi lui a manqué.

À notre époque, nous le répétons, nous sommes tous orphelins. Quand bien même nous aurions connu nos parents, quand bien même ils nous auraient chéris, tout ce qu'ils ont pu nous donner n'est pas encore assez pour nous structurer. Il n'y a aucun blâme, mais la conséquence d'un phénomène irréversible appelé « déclin des générations ».

Si les premières [générations de l'humanité sont comparées à] des fils d'anges, nous sommes [comparables à] des fils d'hommes. Et si les premières [générations sont comparées à] des fils d'hommes, nous sommes [comparables à] des ânes.

Chabbath 112b

Plus les générations défilent, plus le niveau spirituel décline et, avec lui, l'expression de la grandeur humaine à tous niveaux. Moins de conscience de D.ieu, moins de conscience d'autrui, moins de conscience de soi, moins de sensibilité, moins de gravité, moins de réflexion... et toujours plus d'errements et de confusion. Dans notre contexte, le déclin des générations favorise la difficulté à exprimer son affection.

Le constat ne peut qu'être préoccupant. En plus de structurer

l'enfant de l'intérieur, l'affection a pour rôle supplémentaire de



L'affection parentale devient une sorte de bouée de sauvetage.

contrebalancer l'agressivité extérieure. Or celle-ci est aujourd'hui monnaie courante². Devant l'arrogance, la méchanceté, la dérision, la cruauté qui minent nos sociétés et déciment le cœur de nos enfants, l'affection parentale devient une sorte de bouée de sauvetage, un lieu de sérénité où rien de mal ne peut arriver.

Il nous faut à présent préciser pourquoi nous parlons tant de montrer son affection. Voudrions-nous rappeler aux parents ce qu'ils savent déjà pertinemment ? Non, il s'agit d'autre chose. Il s'agit d'une règle implicite à laquelle souscrivent la plupart des êtres humains. Elle stipule qu'il est inutile de manifester continuellement une affection qui va de soi.

L'idée a de quoi séduire. D'un point de vue très terre-à-terre, elle fait gagner un temps précieux. Quel besoin y a-t-il pour un époux de répéter à son conjoint qu'il l'aime ? S'il ne l'aimait pas, il ne l'aurait tout simplement pas épousé. Et quel parent nierait adorer ses enfants, tellement ceci tombe sous le sens ? Alors pourquoi exprimer un sentiment naturel, connu, tacitement partagé, avec une répétition qui confinerait presque à la bêtise ? Quand une certitude est définitivement acquise, on peut passer à autre chose, comme on le dit.

Si ce n'est que cette logique est faussement logique. Nous la qualifierions même de faussement inoffensive. La vérité, c'est

² Nous renvoyons le lecteur à l'exposé *L'agressivité ambiante* en début d'ouvrage.

Montrer son affection

qu'elle cause des ravages dans les familles et ailleurs. L'affection devient tellement normale et banale qu'elle perd toute sa valeur. On se lasse de la montrer, on se fatigue de la recevoir, quand on ne s'en agace pas. Ou alors on la conditionne, on en fait une sorte de récompense. En somme, lutte quasiment pour lui retirer son caractère naturel et la transformer en un corps étranger indésirable.

Dans le cadre d'une relation parent-enfant, l'enfant ne peut qu'en pâtir. Il souffre en réalisant que l'affection de ses parents a justement cessé d'aller de soi. Au contraire, la voilà cachée et retenue, forcée, voire intéressée ce qui, pour l'enfant, est épouvantable. Laissons donc la parole à un enfant ayant souffert d'un manque d'affection, qui se confia à un éducateur spécialisé après avoir totalement rejeté sa famille.

Quand je témoignais du respect à mon père, quand j'avais de bonnes notes à l'école, quand je l'aidais bien à la maison, il se montrait gentil avec moi. Le reste du temps, il me remarquait à peine. C'est pourquoi, en général, il se comportait avec moi comme si j'avais été un étranger et non son propre fils.

Alors moi aussi, je suis devenu distant, parce que cette situation me faisait atrocement mal. En fait, ce n'est pas tant que je voulais mettre de la distance avec mon père, je veux dire avec le père idéal, celui que chacun peut s'imaginer. Par contre, j'avais besoin de m'éloigner de la personne à qui je ressemblais mais qui me rejetait pour un oui, pour un non.

Mon père avait sûrement remarqué ma rancœur et vint me parler. Je m'attendais alors à ce qu'il s'ouvre enfin un peu à moi, ou du moins je l'aurais espéré. Malheureusement, il se contenta de me dire : « Si tu veux

que je t'aime, adopte une conduite convenable à la maison et sois exemplaire à l'école ».

Drôle d'idée... Être parfait pour être aimé.

J'ai une bonne bande d'amis. Bien qu'ils soient loin d'être parfaits, eux, cela n'empêche pas leurs parents de les aimer. Quand je vous dis qu'ils ne sont pas parfaits, je veux dire que ce sont des voyous. Et moi aussi, je suis un voyou. Il a bien fallu que je le devienne pour qu'ils m'acceptent dans leur bande. Oh, nous ne faisons rien de grave, soyez rassuré. On traîne dans la rue tard le soir, on vole de temps en temps dans les magasins et, quand on s'ennuie trop, on casse ou on brûle quelque chose pour le plaisir. Mais on n'a jamais agressé ou menacé personne. On s'amuse et on fait un peu de chahut, voilà tout.

Je sais parfaitement ce que la société pense de moi et de mes amis. Mais avec eux, au moins, je me sens bien. Et ça, personne ne le sait, pas même mon père. Vous voulez que je vous dise ? Mes amis m'acceptent comme je suis. Ils ne veulent pas me changer, ils ne me demandent jamais de dire « merci » ou d'avoir des bonnes notes à l'école.

Nous écrivions que ce témoignage authentique était celui d'un enfant qui a rejeté sa famille. À la réflexion, ce serait plutôt le témoignage d'un enfant qui a été rejeté par elle. Ce voyou était moins un esprit pervers qu'une victime. Qu'avait-il donc enduré chez lui ? Le vide affectif. Et puisqu'il ne pouvait obtenir l'attention dont il avait besoin dans son propre foyer, il partit la chercher dans la rue, qui devint un foyer de substitution.

Quant à son père, qu'en disait-il ? Car, l'histoire ne le dit pas, lui aussi s'entretint avec l'éducateur spécialisé. Il lui assura n'avoir

jamais signifié explicitement à son fils le rejet ou la haine. Si l'on se range à son opinion, ou du moins si l'on accepte de l'entendre bien qu'elle puisse surprendre, comment comprendre que l'enfant ait quitté sa maison ? Sa réaction n'est-elle pas excessive ?

Eh bien, non. Elle est même totalement explicable. Car si aucun message d'exclusion explicite ne fut

“ *Ne pas dire à l'enfant : « Je t'aime », c'est comme lui dire : « Je ne t'aime pas ».*

à déplorer, c'est vrai, les messages implicites fusaient sans discontinuer. Les critiques innombrables et l'absence de compliments valaient pour une mise à l'écart. Il faut comprendre qu'abreuer l'enfant de reproches tout en le privant d'amour procède d'un rejet violent. En fait, ne pas dire à l'enfant : « Je t'aime », c'est comme lui dire : « Je ne t'aime pas ».

Ce père de famille est à blâmer, condamnera-t-on. Soit, mais qu'il le soit au moins pour une bonne raison ! Comme l'immense majorité des parents, y compris les plus maladroits, il voulait certainement le bien de ses enfants. Il commit cependant une erreur regrettable. Il se mit à penser à la place de son fils. Il se disait sans doute que comme celui-ci savait d'instinct l'amour que son père lui portait, l'exprimer devenait inutile.

Une telle conception, répétons-le de nouveau, a pour effet d'isoler l'enfant et par conséquent de l'angoisser. Nous le déduisons à partir de deux versets, dont l'un nous est familier.

Éduque l'enfant selon sa voie.

Michlei 22,6

Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

L'homme éprouve toutes les peines à rester seul. Goûter à la solitude n'est pas si dérangeant, ce peut même être agréable. Quand elle se prolonge, c'est une autre histoire. On se lasse d'avoir pour unique compagnie son propre monde intérieur. Après s'être retrouvé, s'être écouté, on aimerait bien écouter un autre que soi. Un autre qui, par sa différence, rende la vie plus intéressante, plus supportable. Ou un autre qui, par sa maturité supérieure, rende la vie plus intelligible.

Dès l'enfance, l'homme en devenir a besoin de tout cela. *Il n'est alors pas bon que l'homme soit seul.* Il lui faut impérativement un guide, un compagnon, un confident qui *éduque l'enfant* qu'il est encore *selon sa voie* et l'accompagne dans la voie de la vie. Si le parent prive son enfant de cette aide qui vise à chérir, à rassurer, à encourager, à récompenser, à conseiller, à diriger vers l'autonomie, selon la Torah, donc, *ce n'est pas bon.* Depuis son plus jeune âge, l'être humain a besoin d'une forme d'appui pour grandir, à l'instar de l'arbre auquel il est comparé³.

Si cette erreur éducative est à ce point grossière, pour quelle raison certains parents la commettent-ils ?

“ *Même dans les marques de bonté il faut imposer des limites.* ”

La réponse a de quoi stupéfier : parfois, c'est par amour. C'est pour le bien de leur enfant que certains parents veillent à ne pas montrer leur affection, par crainte de trop le gâter, ou par crainte de le rendre trop sensible ! Ils craignent de le rendre ainsi trop

3 Voir notamment *Devarim 20,19, Tehilim 1,3, Yecha'ya 65,22, Yirmeya 17,8.*

vulnérable⁴. Combien de fois, plus volontiers à des garçons il est vrai, a-t-on entendu dire : « Tu dois t'endurcir ! La vie est un combat difficile ! Les gens ne te feront pas de cadeau ! » ? Soyons raisonnables. Gâter son enfant n'est pas en faire un enfant-roi, car même dans les marques de bonté il faut imposer des limites.

On trouve aussi l'effet l'inverse. Des parents qui, au lieu d'avoir peur de trop gâter leur enfant, le gâtent exagérément parce qu'ils sont incapables de leur témoigner de l'affection.

Expliquons ce paradoxe. Comme nous venons de l'écrire, ne pas tomber dans le piège qui consiste à ériger son enfant en enfant-roi, implique pour le moins de doser la bonté qui lui est témoignée. Or, qui parle de dosage parle forcément des modalités qui l'encadrent. Qui parle de modalités parle de références qui en assurent une direction et une cohésion. Qui parle de références parle de maturité, car instituer des repères n'est possible qu'à la lumière de la sagesse.

Voilà pourquoi une personne qui manque de maturité ne peut tout simplement pas exprimer une bonté juste. Avec ses enfants, le parent immature tombe fatalement dans un excès qui trahit, hélas un peu tard, son incompétence éducative. Gâter un enfant exagérément est un exemple d'excès. Parce le parent ne sait pas trop ni comment, ni quand, ni pourquoi exprimer son amour, en fait parce qu'il est gêné par le sentiment amoureux dans sa globalité, il couvrira volontiers son enfant de cadeaux, croyant remplacer l'absence affective par la profusion matérielle.

Revenons à cet enfant devenu voyou.

4 Sensibilité rime avec vulnérabilité seulement si la raison ne gouverne pas les sentiments. Dans le cas contraire, la sensibilité devient une force.

Montrer son affection

Le père, en conditionnant son affection au bon comportement de son fils, ne faisait que lui mentir et se mentir à lui-même. Il lui promettait l'amour mais n'avait à proposer qu'un leurre affectif, pour utiliser une expression particulièrement dure. Et nous savons déjà comment la Torah considère un tel cas de figure.

Tout amour qui dépend d'un facteur disparaît quand le facteur disparaît.

Pirquei Avoth 5,16

Le père disait à son fils : « *Si tu veux que je t'aime, adopte une conduite convenable à la maison et sois exemplaire à l'école* ». Mais ce dernier n'était pas dupe. Et même s'il n'avait peut-être pas les mots pour l'exprimer à cette époque, avec le recul il aurait tout-à-fait pu dire quelque chose comme : « Ton amour, parce qu'il est étroitement lié à un certain facteur, est potentiellement voué à disparaître. Car au fond, ce n'est pas moi que tu aimes, mais ce facteur que tu me dictes et qui n'est évidemment pas moi ! ».

Face à un tel bilan, si cru et cruel, si douloureux à supporter, l'enfant préféra donc conjurer sa solitude⁵ en se mêlant à une bande de voyous. Certes, ce n'étaient

“ *L'affection des parents pour leur enfant ne devrait jamais se réduire à la récompense d'une conduite appropriée.* ”

que des étrangers, et pas parmi les plus recommandables. Mais la reconnaissance et, osons le dire, l'attention qu'il trouva à leur contact n'exigeait aucune modalité préalable. Elle était vraie !

5 Elles sont nombreuses, les personnes apparemment entourées et pourtant si seules !

Quant à l'affection des parents pour leur enfant, elle ne devrait jamais se réduire à la récompense d'une conduite appropriée, elle ne devrait jamais être tributaire de l'enfant lui-même. Elle devrait être, envers et contre tout.

En l'occurrence et pour terminer avec cette idée, quelle est la plus belle affection dont l'enfant ait besoin ? Celle qui coûte le plus aux parents : le temps. L'enfant a besoin de passer du temps avec ses parents, serait-ce pour s'exprimer, confier ses impressions, ses ressentis, ses angoisses aussi. Si les parents ne ménagent pas des moments dédiés à cela, l'enfant enfouira tous ces trésors en lui... ou bien ira les partager avec d'autres, fussent-ils des voyous.

Nous aimerions apporter une autre illustration de ces enfants victimes d'un manque d'affection. Il arrive que, devenus grands, ils vivent un véritable paradoxe. Ceci advient quand ils se sentent positivement malheureux alors que leurs parents croient leur avoir tout donné. Nous avons rappelé qu'en règle générale, les parents sont pleinement convaincus de la nécessité d'aimer leurs enfants. C'est d'ailleurs ce qui les pousse à en désirer, notamment afin d'avoir quelqu'un à qui transmettre, à qui donner, et qui leur survivra en emportant avec lui un peu de ce qu'ils furent.

La question est donc là. Comment l'enfant en vient-il à fuir son propre bonheur, quand ses parents jurent y avoir contribué des années d'affilée sans ménager leurs efforts ?

Les lois concernant la *tseddaqa* peuvent fournir un élément de réponse. Le *Rambam* répertorie huit degrés de *tseddaqa*⁶ dont le dernier, le moins méritoire, consiste à donner à regret, et dont l'avant-dernier consiste à donner moins qu'il ne faudrait en offrant

⁶ Voir *Michné Torah, Tseddaqa 10*.

Montrer son affection

toutefois un visage avenant. Ainsi, donner peu avec chaleur est plus louable que donner beaucoup sans chaleur. Autrement dit, la qualité du don dépend de l'ambiance qui l'accompagne et non de sa valeur brute.

“ *La qualité du don dépend de l'ambiance qui l'accompagne et non de sa valeur brute.* ”

Dans l'éducation, le principe demeure. le fait d'aimer son enfant ne dispense non seulement pas de le lui montrer, mais passe même notamment par là. Rabbi Yo'hanan l'enseignait au moyen d'une belle image.

Mieux vaut montrer à autrui la blancheur de ses dents que lui donner un verre de lait.

Ketouboth 111b

Mieux vaut donner un sourire, qui est une émanation de soi, que donner un objet sans âme. Quant au roi Chlomo, en enseignant qu'*un [simple] repas de légumes [consommé] dans l'amour vaut mieux que du bœuf gras [consommé] dans la haine (Michlei 15,17)*, il confirme encore l'idée selon laquelle ce qui prime, c'est le sentiment, l'homme donc, loin devant l'objet, l'inerte⁷.

L'extrait précédent concernant les lois de *tseddaqa* nous permet d'aller encore plus loin. D'après les propos du *Rambam*, il faut convenir que donner à contre-cœur entre dans le cadre de la *tseddaqa* et, à ce titre, fait partie des actes de bonté, l'une des *trois*

7 Qui, semble-t-il, a de nos jours hélas pris le dessus.

choses [sur lesquelles] repose le monde (Pirquei Avoth 1,2) !

Forts de cette nouvelle idée, revenons donc au parent qui, parce qu'il souffre d'une blessure émotionnelle ou parce qu'il exprime une pudeur de sentiments déplacée⁸ par exemple, peine à témoigner de l'affection à son enfant. Gagnerait-il à se forcer un petit peu, quitte à trouver le procédé artificiel, voire inutile ? Nous comprenons que oui. Ce serait une *mitsva*, et non des moindres puisque *la tseddaqa sauve de la mort (Michlei 10,2)*. De la mort affective qui enveloppe l'enfant privé d'affection parentale, entre autres ! Et bien entendu, montrer un amour pleinement ressenti serait d'autant plus méritoire.

Tout parent soucieux de construire son enfant doit comprendre que montrer son affection est impératif, même si ça lui est difficile.

Regardons le monde qui

nous entoure. Pour éclore, les œufs n'ont-ils pas besoin d'être couvés ? Les enfants ont également besoin de chaleur pour éclore d'un adulte épanoui. Voici un autre récit authentique pour l'illustrer.

“ Pour éclore, les œufs n'ont-ils pas besoin d'être couvés ? Les enfants aussi ont besoin de chaleur pour arriver à maturité.

Il était une famille de Juifs pratiquants dans laquelle ni le père, ni la mère n'avaient pour habitude d'embrasser leurs enfants. Il se trouve qu'en grandissant, les enfants quittèrent peu à peu le monde de la Torah, passant plus de temps dans les rues que sur les bancs de la *Yechiva*. Pour finir, ils

8 Déplacée car même si elle semble noble aux yeux du parent, elle meurtrit l'enfant.

Montrer son affection

devinrent de véritables vauriens. Désseparé, le père alla consulter un éducateur et lui exposa fidèlement le contexte que l'on sait.

— Y a-t-il une raison objective pour laquelle tu n'embrasses jamais tes enfants ? demanda l'éducateur.

— J'ai entendu dire que le *'Hafets 'Haïm* en personne agissait de la sorte, plaïda le père.

— Et aurais-tu aussi entendu qu'il arrivait au *'Hafets 'Haïm* de se mettre en colère sans raison ?

— Je n'ai évidemment jamais rien entendu de tel !

— Quant à toi, t'arrive-t-il de te mettre en colère sans raison ?

— Je dois avouer que oui, d'ailleurs plutôt souvent.

— Crois-tu que la femme du *'Hafets 'Haïm* n'embrassait jamais ses enfants ?

— Non, je pense qu'elle devait les embrasser.

— Quant à ton épouse, a-t-elle l'habitude d'embrasser vos enfants ?

— Pas plus que moi.

— Bien, admettons que le *'Hafets 'Haïm* n'embrassait jamais ses enfants. J'imagine que devant son sourire, ils devaient fondre de bonheur ! Mais ton épouse et toi, souriez-vous au moins à vos enfants ?

— Rarement, je l'avoue à regret.

De fil en aiguille, l'éducateur comprit. Privés de toute marque d'affection, ces enfants n'avaient jamais eu la possibilité de concevoir ce qu'était l'amour. Ils n'avaient jamais appris à prendre soin d'eux et s'étaient donc laissés

aller jusqu'à devenir ce que l'on sait.

L'histoire le laisse entendre sans avoir besoin de le dire, ce père avait une personnalité introvertie. Il ne parvenait pas à montrer ses sentiments à ses enfants. Et s'il n'y parvenait pas, c'est parce qu'il ne savait tout simplement pas le faire. Quant à la mère, elle reproduisait le modèle de son mari, croyant sûrement être ainsi une bonne épouse. Hélas ni l'un, ni l'autre n'étaient dans le vrai. Plutôt que de construire leurs enfants, il n'avaient réussi qu'à les fragiliser. À les faire douter d'eux-mêmes ou, pour être exact au possible, à les faire douter d'un moi qu'ils ne les avaient guère aider à élaborer. Un moi inexistant, un moi qui répond absent quand on le cherche. En fait, ils n'avaient légué à leurs enfants que le doute d'un doute. Triste héritage...

Au passage, il fallait bien cette légende déconcertante parlant d'un homme de Torah grand parmi les grands, pour masquer de grossières erreurs pédagogiques, ainsi que le refus d'affronter la pathologie personnelle qui en était la source polluante.

Malgré tout, ne soyons pas trop dur. Ces parents étaient davantage des ignorants que des criminels. Quant à nous, puissions-nous en tirer une leçon et, sans tomber dans l'extrême inverse qui consisterait à étouffer nos enfants, souvenons-nous combien il importe de leur montrer notre affection.

Nous avons prouvé que priver l'enfant de percevoir l'affection de ses parents est extrêmement néfaste. Dans le cas contraire,

qu'advient-il ? Terminons notre exposé avec cette question. Bien sûr, chacun en connaît la réponse et il ne sera donc pas question de dissenter autour d'une certitude. Par contre, pour lui donner plus de relief encore, nous aimerions raconter un dernier témoignage authentique où il est question non pas d'affection témoignée par un parent, mais « seulement » de considération témoignée par un enseignant. En constatant les effets produits, on pourra faire les déductions nécessaires par un raisonnement *a fortiori*. Car dans tous les cas de figure, témoigner de l'intérêt à autrui peut engendrer des miracles.

Une jeune fille de dix-sept ans fut admise à l'hôpital pour soigner une grave dépression. Durant son séjour, elle fit le même songe à plusieurs reprises.

« Au début de ce rêve, je me trouvais au-dessus d'un immense chaudron rempli de goudron liquide. On m'y plongeait aussitôt, sans que je ne puisse rien y faire.

Soudain, deux corbeaux surgissaient de nulle part. Ils se mettaient à planer au-dessus de ma tête en poussant des croassements assourdissants.

Au fond du chaudron brillait une lumière ténue. »

À force d'entretiens avec des psychiatres, à force de recul et de réflexion, la jeune fille parvint à une première interprétation de son cauchemar.

« Je finis par comprendre que les deux horribles corbeaux symbolisaient mes parents. Quant au chaudron plein de goudron, c'était ma vie. »

Quelques temps après, elle réussit à affiner encore son interprétation.

« Avant de sombrer dans la dépression, j'allais à l'école comme tous les enfants. Je n'avais pas beaucoup d'amies. Personne n'aime côtoyer une fille repliée sur elle-même, et je l'étais à l'époque car je souffrais déjà. Avec mes professeurs, ce n'était pas beaucoup mieux. Ils m'ignoraient, préférant interroger les élèves qui participaient à leurs cours.

Une année pourtant, tout changea pendant deux semaines inoubliables. L'un de mes professeurs tomba malade et une enseignante vint le remplacer. Pour sa part, elle me souriait et même me parlait.

— Pourquoi me souriez-vous et m'adressez-vous la parole ? lui demandai-je placidement un jour.

— Mais parce que pour moi, tu es quelqu'un d'important, voilà tout.

Telle fut sa réponse.

Durant ces deux semaines, je me souviens m'être considérablement ouverte sur le monde, avoir commencé à sourire moi aussi, ce dont je n'avais jusque-là guère l'habitude.

Dès le lundi de la troisième semaine, je ne revis plus la remplaçante. Mon ancien professeur était de retour. Alors je me remis à sombrer, à renouer avec mes idées noires, à ne parler à personne. Dans mon rêve, la lumière au fond du tonneau, c'était elle. »

Montrer son affection

Quelques jours après avoir percé le dernier mystère de son rêve, l'auteure du témoignage sentit naître des forces nouvelles. De fil en aiguille, uniquement grâce au souvenir de la professeure remplaçante, elle finit par sortir définitivement de sa dépression. Un peu d'attention avait suffi à allumer une lueur d'espoir, une lueur de vie, par-delà d'épaisses ténèbres.

Tout être humain, qu'il soit enfant, adolescent, adulte, a besoin de marques d'attention. Concernant l'adulte, c'est un fait que l'on a un peu tendance à oublier, comme si maturité rimait avec insensibilité ! Concernant l'adolescent, le dosage doit être plus subtil, pour qu'il ne soit pas tenté d'associer l'affection manifestée à une infantilisation de la grande personne qu'il aspire à devenir. Quant à l'enfant, c'est celui qui demande le plus d'affection. Son besoin est tel qu'il lui arrive d'éprouver ses parents pour vérifier qu'ils l'aiment toujours. Cela ne signifie pas qu'il faille lui donner raison en toute circonstance, ou bien qu'il faille bannir toute fermeté. Cela signifie que si un désaccord ou une punition devaient survenir, l'enfant ne devrait alors jamais douter de l'attachement de ses parents.

Montrer son affection, et pour commencer témoigner de l'intérêt, c'est donc veiller à établir un lien affectif permanent. Rien ne doit voiler ce lien⁹ ou le briser. Rien, pas même la Torah.

Ce *Chabbath* après-midi, comme à son habitude, *Rav* Moché Feinstein lisait des *Tehilim* avant le troisième et dernier repas, qu'il avait l'habitude de prendre avec les étudiants de la *Yechiva*.

9 En suscitant par exemple la jalousie de l'enfant à l'aide d'une comparaison entre sa conduite et celle d'un autre enfant.

Montrer son affection

Le *Rav*, absorbé par son activité, ne remarqua pas qu'un enfant s'était approché de lui. Il avait entrepris de lui tourner autour, cherchant visiblement une occupation dans cette grande synagogue. L'enfant se plaça à la droite du *Rav* et tira sur son livre. Le *Rav* poursuivit sa lecture comme si de rien n'était. L'enfant vint à sa gauche et recommença. De nouveau, le *Rav* n'en fit pas cas. Alors l'enfant se mit en face de l'illustre décisionnaire, le regarda un instant tout en restant immobile, puis retourna son livre d'un geste vif. Un adulte qui avisa la scène se précipita pour saisir l'enfant.

— Pardon pour le dérangement, Rabbi. Je vous en prie, poursuivez votre étude, cet enfant ne vous dérangera plus.

— Il ne me dérange pas. Laisse-le à côté de moi, que nous puissions continuer à jouer ensemble.